plus précieux éloge qui ait jamais été adressé et à Jaurès et au parti qui est fier de le compter dans ses rangs. (Applaudissements. Ovation à Jaurès).

Oui, certes, plus, et dans la plus magnifique acception du mot, l'orateur incomparable qui a su faire vibrer l'âme de la démocratie ouvrière et paysanne sous les accents les plus émouvants dont ait retenti depuis cent ans la tribune française (Bravo! Très bien! Applaudissements répétés).

Mais il n'est pas donné à tous les partis de susciter des poètes et de mériter d'être ainsi défendus. Une cause pleine enveloppée du double prestige de la tradition et du malheur peut bien connaître un Berryer. Un peuple soulève pour la revendication de ses droits un jeune défenseur de son sol peut emprunter la voix d'un Mirabeau, d'un Danton ou sentir ans plus tard d'un Gambetta; mais la classe capitaliste, tout entière attachée à la défense de ses intérêts matériels, sans idéal, et sans croyances, ne saurait acheter de tout son or un avocat dont la voix réussisse à émouvoir en sa faveur les masses qu'elle exploite. (Applaudissements).

Si le socialisme aujourd'hui domine tous les partis et les couvre de son ombre, s'il attire et retient l'attention passionnée de tous les esprits cultivés, s'il fait tressaillir tous les cœurs généreux, c'est qu'il embrasse en sa vaste synthèse toutes les manifestations de la vie, c'est que rien de l'homme ne lui est étranger; c'est que seul aujourd'hui il offre à notre appétit de justice et de bonheur un idéal purement humain dégagé de tout dogme — et séparant ainsi sans confusion possible de ce socialisme chrétien qui n'est qu'une piteuse contrefaçon du socialisme, puisque, loin d'être l'agent de l'émancipation humaine, il n'est que l'instrument de domination et de règne d'une théocratie aux abois. (Applaudissements).

Oui, le socialisme vise à assurer à chaque être humain, par une transformation bienfaisante et d'ordre exclusivement naturel, ces deux biens jumeaux : liberté et propriété, que lui ravit la fatalité du régime capitaliste. Mais en marquant ainsi le but poursuivi par notre parti, j'ai répondu par avance au ridicule reproche qui lui est si souvent jeté de n'attendre que de la révolution violente le triomphe de ses idées.

La conquête des pouvoirs publics

Notre éminent ami, Gabriel Deville, que le 5e arrondissement enverra dimanche prochain siéger avec nous au groupe socialiste de la Chambre, disait il, il y a quelques jours, avec autant de force que de précision, que ce n'était point d'une minorité en révolte, mais de la majorité consciente que nous pouvions tenir la transformation sociale. Recourir à la force et pour qui, et contre qui? Républicains avant tout, nous ne nourrissons point l'idée folle de faire appel au prestige illusoire d'un prétendant ou au sabre d'un dictateur pour faire triompher nos doctrines. (Applaudissements).

Nous ne nous adressons qu'au suffrage universel; c'est lui que nous avons l'ambition d'affranchir économiquement et politiquement. Nous ne réclamons que le droit de le persuader. Et personne, j'imagine, ne nous prêtera l'intention bouffonne de recourir à des moyens révolutionnaires contre un Sénat que des ministres radicaux animés d'une volonté moins vacillante eussent suffi à réduire à la raison. (Rires, applaudissements).

Non, pour réaliser les réformes immédiates, susceptibles de soulager le sort de la classe ouvrière et de la rendre aussi plus apte à conquérir elle-même son émancipation ; pour commencer dans les conditions déterminées par la nature des choses la socialisation des moyens de production, il est nécessaire et suffisant au parti socialiste de poursuivre par le suffrage universel la conquête des pouvoirs publics.

L'Internationalisme

Mais, en même temps que dans la commune, dans le département, dans la nation, le socialisme travaille à substituer la propriété sociale à la propriété capitaliste, il ne saurait perdre de vue le caractère général, international, que le développement même des connaissances et par suite des relations humaines a imprimé au problème social. Ah! je sais avec quelle odieuse hypocrisie nos adversaires ont essayé d'exploiter contre nous l'entente internationale des travailleurs.

Eux, qui ne connaissent pas de frontières dès qu'il s'agit de négocier de fructueux accords entre agioteurs de toute race, ils ont poussé des cris de pudeur effarouchée à la pensée que des travailleurs qui ne parlent pas la même langue peuvent se réunir pour s'entretenir de leurs intérêts communs. Ils n'ont pas craint, ces patriotes, de jeter la patrie dans nos querelles intérieures comme un argument commode à la sauvegarde de leur cause. Mais le bon sens public a fait justice de ces impudentes manœuvres.

Ce n'est pas dans cette réunion où s'affirment avec tant de force l'unité de pensée en même temps que la variété d'aspect de notre pays, non, ce n'est pas ici que j'ai besoin de redire que jamais nous n'avons eu l'idée impie et folle de briser, de rejeter loin de nous cet incomparable instrument de progrès matériel et moral, forgé par les siècles, qui s'appelle la patrie française. (Triple salve d'applaudissements).

Non, à aucun moment, pas plus lorsque nous recevrons dans quelques jours avec la sympathie et le respect qui lui sont dus Liebknecht (Très bien!), le combattant indéfectible de l'idée socialiste, le vaillant défenseur du droit qui, en 1871, payait de sa liberté son admirable protestation contre le crime de l'annexion de l'Alsace-Lorraine, que préparait le chancelier de fer, pas plus lorsque nous recevrons le député allemand que lorsque nous nous rendrons dans quelques semaines au Congrès international de Londres, à aucun moment nous n'oublierons qu'en même temps qu'internationalistes, nous sommes Français et patriotes. Patriotes et internationalistes, ce sont deux titres qu'avant nous les ancêtres de la Révolution française ont su noblement allier. (Applaudissements répétés.)

Conclusion

Tels sont, citoyens, à mon avis, les trois points essentiels qui sont nécessaires et suffisantes pour caractériser un programme socialiste : intervention de l'Etat pour faire passer du domaine capitaliste dans le domaine national les diverses catégories des moyens de production et d'échange au fur et à mesure qu'elles deviennent mûres pour l'appropriation sociale ; — conquête des pouvoirs publics par le suffrage universel ; — entente internationale des travailleurs (Salve d'applaudissements).

Qu'un tel programme menace les intérêts des hauts barons de l'agiotage et de la spéculation, c'est son honneur et c'est sa force. Il ne frappe les grands que pour libérer les petits. Sa raison d'être, sa justification, c'est la défense de la liberté et de la propriété individuelle enlevées à beaucoup, menacées chez tous les progrès ininterrompus de la féodalité de l'or. En dépit de toutes les calomnies, le suffrage universel a compris qui nous étions, ce que nous voulions, où nous allions. Chaque jour, il nous donne de nouveaux témoignages de sa confiance. Cette confiance, citoyens, nous impose de grands devoirs : nous saurons les remplir.

Citoyen Plaissières et vous, citoyen Delory, vous avez admirablement traduit, dans les deux discours où vous prenez possession de la mairie de Marseille et de la mairie de Lille, le sentiment qui doit à cette heure nous inspirer et nous dominer. Devant vos adversaires, comme devant vos amis, vous avez pris l'engagement d'administrer la cité conformément à votre programme et à vos idées, mais sans acceptation de personnes avec la seule préoccupation d'être impartial et équitable. Cet engagement sera tenu non seulement à Marseille et à Lille, mais partout où des municipalités socialistes ont pris possession des hôtels de ville. (Applaudissements).

A l'heure où la France, écœurée de dix-huit années d'impuissance et de corruption opportuniste, demande à tous les échos un gouvernement de progrès, de liberté et de justice, le parti socialiste constitué se présente à elle.

Etranger aux coteries, libre de toute attache avec le passé, irréductible sur les principes, mais tolérant pour les personnes, uniquement jaloux de soulager les misères et de calmer les souffrances, en introduisant peu à peu dans une société en proie à l'anarchie économique la paix et l'ordre d'une organisation harmonique, seul capable d'offrir à ce pays un idéal intellectuel et moral qui satisfasse les esprits et les cœurs, le Parti socialiste peut sans crainte élever la voix. Pour être invincible, il lui suffit d'être uni.

Citoyens, je lève mon verre à l'union du Parti socialiste, à la conquête par le socialisme des pouvoirs publics, au triomphe de la République sociale!

Une longue salve d'applaudissements accueille cette dernière phrase. Une ovation est faite à l'éminent orateur.

Discours de Flaissières

Le citoyen Millerand, quand s'est apaisé le tonnerre d'applaudissements qui a salué sa péroraison, donne la parole au citoyen Flaissières, maire de Marseille.

Le représentant de la grande cité phocéenne proclame l'adhésion de l'unanimité du conseil municipal de Marseille au banquet des municipalités socialistes. Il est heureux, dit-il, de transmettre aux organisateurs de cette manifestation les saluts sympathiques de la population qui l'a élu, et cela d'autant plus qu'après le banquet aucune équivoque n'existera plus : les bases de l'organisation socialiste nécessaire pour créer une procédure de combat d'attaque et de défense, seront posées. Car il ne s'agit pas seulement de conquérir, le Parti doit tout tenter pour conserver le pouvoir entre ses mains.

L'orateur boit, en terminant, aux membres des corps élus, propagandistes éminents ; aux membres de la presse socialiste ; aux comités du 12e, à tous les socialistes parisiens (Applaudissements).

Discours de Lucipia

Président du Conseil Général de la Seine

Le citoyen Lucipia, président du Conseil général de la Seine remercie les comités organisateurs du 12e ; il fait un chaleureux appel à l'union de tous les socialistes français.

Rappelant les souvenirs qu'évoquait tout à l'heure Paschal Grousset, l'orateur rend hommage aux vaillants lutteurs du prolétariat, aux ouvriers du faubourg Saint-Antoine et aussi à ces Marseillais qui luttèrent il y a cent ans pour la conquête de la République.

Il aborde ensuite la question plus particulière de la situation de Paris, et démontre que la capitale de la France est plus difficilement administrée que la plus petite commune de notre pays. L'exemple, dit il, donné par les municipalités socialistes contribuera puissamment à faire rendre à Paris les droits qu'on lui refuse.

En terminant, il lève son verre à l'union socialiste, aux comités du 12e et aux municipalités représentées. (Applaudissements.)

Discours de Delory

Maire de Lille

Notre ami Delory, le nouveau maire de Lille, succède au citoyen Lucipia. Des applaudissements le saluent.

Nous devions, moins que tous autres, dit il, songer à l'union socialiste dans notre région du Nord, pour cette raison que tous les socialistes de notre contrée appartiennent au même groupement : le Parti ouvrier français.

Cela tient à ce que notre milieu économique est spécial : nous sommes en un pays de grande industrie où l'on se comprend l'émancipation prolétarienne que par la socialisation des moyens de production. Chez nous, tout socialiste est collectiviste.

Malgré cette situation particulière, nous n'avons cessé de prêcher l'union socialiste et nous sommes arrivés à faire admettre nos doctrines par de petites communes rurales où nos ennemis de classe avaient agité à plaisir les spectres du collectivisme et de l'internationalisme. La preuve en est que la plupart d'entre elles ont élu nos amis aux dernières élections.

Délimitons donc le socialisme pour que nos adversaires d'hier ne puissent profiter d'un mouvement créé par nous ; mais sachons reconnaître les nôtres, comme nous avons fait à Lille pour notre premier adjoint, le docteur Debierre, qui, non adhérent au Parti, est aussi collectiviste que nous-mêmes. (Applaudissements répétés).

Discours de Pierre Baudin

Vice-Président du Conseil municipal de Paris

Le citoyen Pierre Baudin, vice-président du Conseil municipal de Paris, félicite les comités socialistes du XIIe. La ville de Paris, dit-il, est régie par d'injustes lois qui la placent sous un régime de suspicion et de surveillance administrative.

En mon nom personnel, je félicite le Comité républicain-socialiste d'avoir joint son initiative à celle du Comité de la 1re circonscription pour avoir organisé cette fête. Il a ainsi témoigné de son désir d'union. Bien qu'il n'enferme pas son idéal dans la solution d'un système, il a ainsi fait œuvre socialiste.

L'orateur proclame la nécessité de l'union socialiste et résume ainsi sa pensée : « Les hommes sont unis, les villes doivent l'être » (Applaudissements)

DISCOURS
de
JULES GUESDE

DÉPUTÉ DE ROUBAIX

Lorsque le citoyen Millerand donne la parole à Jules Guesde, qui doit prononcer quelques mots au nom du Parti ouvrier français, des applaudissements éclatent dans toute la salle.

Hier, au punch de la salle Vantier, dit le député de Roubaix, je portais un toast au Parti ouvrier français ; je bois ce soir à l'union socialiste nécessaire.

Je bois à la première union socialiste, que les événements ont obligée à se former au lendemain des élections de 1893. Elle est une des plus grandes pages de l'histoire du socialisme. La confiance des populations ouvrières et rurales, trahie par les opportunistes et radicaux, s'est reportée sur notre Parti. On s'est organisé pour la résistance; on en a fini avec l'homme qui représentait alors toutes les réactions.

Je bois aussi à cette autre union socialiste, — celle dont parlait Millerand, — constituée en deçà des frontières nécessaires du parti nettement socialiste, qui demain peut être appelé grâce à certaines éventualités peut-être plus prochaines qu'on ne pense, à prendre le pouvoir politique.

Il faut que le Parti socialiste sache quel usage il devra faire de ce pouvoir, conquis graduellement par voie d'évolution et en employant comme arme le suffrage universel, — ou conquis révolutionnairement, si la bourgeoisie ose mettre la main sur le seul moyen d'émancipation dont dispose aujourd'hui le prolétariat organisé.

Jetons un coup d'œil sur le passé. Nous avons ramassé la République sur les ruines des monarchies disparues. Mais un programme commun n'existait pas. Il faut que nous devenions un parti conscient.

Notre ami Millerand répétait tout à l'heure après nous : « La réaction capitaliste compte sur nos divisions. » Mais qu'elle sache bien que désormais socialisme et collectivisme ne font qu'un.

Après avoir bu au socialisme d'hier et au socialisme d'aujourd'hui, je bois au collectivisme libérateur! (Acclamations. — Salves d'applaudissements.)

Discours de Vaillant

député de Paris

Après Guesde, le citoyen Vaillant se lève. Salué par les cris de: Vive la Commune! il débute en se félicitant des paroles prononcées par les différents orateurs qui se sont succédé. Mais il insiste particulièrement sur la tradition révolutionnaire.

Nous sommes aussi bien, dit il, les fils de la Commune que de 93, et en m'honorant d'avoir fait parti du mouvement qui a fondé en France la République, je bois à la fédération effective des communes socialistes et au socialisme révolutionnaire.

On pousse de nouveaux nombreux cris de : « Vive la Commune, » et la parole est au citoyen Prudent-Dervillers, qui engage les électeurs à exiger dorénavant de ceux qui se prétendront socialistes des déclarations formelles affranchies de toute équivoque. C'est le seul moyen d'empêcher « les loups masqués sous la peau de l'agneau, de pénétrer dans la bergerie socialiste ».

Discours de Jaurès

Député de Carmaux

Notre ami Jaurès, réclamé par l'assemblée tout entière, n'a pu prendre la parole qu'à minuit passé.

Avec son admirable puissance de parole, il a tracé le tableau émouvant de la lutte prolétarienne à travers le siècle.

Et, en se rattachant directement, par-dessus les Guesde et les Vaillant, militants de la Commune, aux premiers militants de l'époque révolutionnaire, il a dit quelle force prenait le parti socialiste d'aujourd'hui à préciser, comme l'avait fait Millerand, sa véritable doctrine.

Puis le merveilleux orateur, commentant les faits contemporains, a indiqué l'attitude pitoyable du parti conservateur, recourant à un changement d'épithète — les progressistes! — plutôt que d'avouer franchement ses désirs; et l'inertitude et les défaillances du parti radical, qui aurait pu, ces temps derniers, en accomplissant jusqu'au bout son devoir, réaliser une si belle œuvre, mais qui a reculé devant les responsabilités.

Et, discutant ensuite les conceptions des radicaux-socialistes qui ne tarderont pas à accepter intégralement toutes les conséquences du socialisme, il a hâtri les iniquités du régime qui écrase les petits et les humbles pour favoriser les puissants.

Il a montré que le seul remède à ces maux, c'était la socialisation de la propriété. Et, relevant le grand reproche que l'on fait au collectivisme d'être un parti uniquement préoccupé de basses matérialités, il a glorifié l'art et la science, les deux plus beaux instruments d'émancipation et de liberté que la nature ait mis dans les mains des hommes ; et il a montré la science dominée par l'argent, l'art sacré prostitué au servage des capitalistes ; et il a terminé enfin en faisant entrevoir à ses auditeurs cloués d'admiration l'art et la science affranchis et se développant en toute liberté dans la société collectiviste.

⁂

Ce discours, dont cette trop rapide analyse ne donne même pas une idée imparfaite et affaiblie, a été interrompu à différentes reprises par des applaudissements et des acclamations.

Quand l'orateur reprend sa place, on crie, on frappe sur les tables, le tumulte de l'enthousiasme est indescriptible. Il se prolonge pendant plus de cinq minutes.

Le citoyen Clovis Hugues prend alors la parole et clôture en disant sa vibrante poésie *Le Droit au bonheur*. Cette fête solennelle, unique dans les annales du parti socialiste, aura son écho fécond dans les plus modestes bourgades de France.

ACCIDENT MORTEL

LENS, 31 mai.

Le nommé Camille Bezon, âgé de 41 ans, déchargeur aux fours à coke des mines de Lens, demeurant à Pont-à-Vendin, voulant samedi matin traverser la voie ferrée entre deux wagons vides pour aller un autre wagon chargé de charbon que poussait un de ses camarades de travail a été tamponné entre ces deux wagons à hauteur de la ceinture.

Ce malheureux ouvrier fut relevé et transporté sans retard à son domicile où il ne tarda pas à y succomber. Bizon qui a été en cette circonstance victime de son imprudence laisse une veuve et cinq enfants enfants en bas-âge.

Epouvantable catastrophe
A MOSCOU

Pour bien comprendre comment la catastrophe de samedi s'est produite, il est nécessaire d'en décrire le théâtre.

A l'entrée du champ de Khodyinski, une rangée de baraquements avait été construite pour la distribution de victuailles au peuple.

Cette rangée, qui s'étendait sur un espace d'un kilomètre, avait été placée à quinze mètres d'une sorte de ravin large de cinquante mètres et profond de huit mètres, formant comme le lit d'un fleuve avec des berges escarpées et protégeant les baraques contre la poussière du dehors, ce qui a été la cause principale de ce grand malheur.

Un ouvrier de fabrique, blessé dans la bagarre, m'a fait le récit suivant ;

Contrairement aux ordres formels d'après lesquels les ouvriers de fabrique ne devaient arriver sur le champ Khodynsky qu'à huit heures, j'étais parti dans la nuit; en arrivant à Khodynsky, vers trois heures, je trouvai les abords occupés par des paysans venus de villages lointains.

» D'heure en heure, l'affluence augmentait et des moujiks en nombre considérable, attendaient avec impatience le commencement de la distribution.

» Vers six heures, un mouvement se produisit. Le bruit venait de courir dans la foule surexcitée des paysans que les ouvriers de la fabrique arrivaient et allaient être servis les premiers. Une immense poussée eut lieu parmi les moujiks. Le poste protégeant l'entrée, gardé par une dizaine de cosaques, fut enlevé et les premiers arrivants prirent d'assaut les baraques, défonçant et brisant tout.

Entendant le cliquetis des bois, les moujiks surexcités, avancèrent sans prendre garde jusqu'au ravin, et une foule énorme, fut précipitée dans le fond, formant un vaste entassement.

Comme j'étais derrière, j'arrivai lorsque le vaste gouffre était comblé et je pus à grand'peine me sauver en marchant sur les autres. Affolé par les cris et les gémissements des blessés, je courus longtemps sans m'arrêter.»

Tel est le récit que m'a fait ce témoin de la catastrophe.

Je me suis rendu à dix heures sur le théâtre de la catastrophe. Les pompiers et les soldats accouraient de toutes parts et commençaient à dégager les blessés. Il est difficile d'imaginer un spectacle plus effrayant.

Trois mille personnes ont été serrées et précipitées dans le ravin. Les blessés au nombre de **deux mille** environ, ont été placés dans les baraques voisines.

Quant aux morts, au nombre de **onze cents**, on les a entassés sur le bord du ravin dans une partie gardée par un escadron de cosaques. Durant toute la journée, les pompiers ont transporté sur des camions aux postes de police les chargements de cadavres de moujiks la tête recouverte d'un linge et les pieds ballottant sur le bord.

A quatre heures, tous les cadavres n'étaient pas encore enlevés.

Chose étonnante, malgré cette épouvantable catastrophe, la fête populaire a continué, les théâtres jouaient et partout des orchestres se faisaient entendre comme si rien n'était arrivé.

Moscou, 31 mai.

Aucune personne étrangère venue assister aux fêtes de Moscou, n'a été blessée.

ELECTIONS LÉGISLATIVES

Dieppe, 31 mai.

Les résultats de l'élection législative sont les suivants :

MM. Defolleville, modéré 5050 voix ELU
Rouland, républicain 4992

Cholet, 31 mai.

A Cholet les résultats électoraux sont ceux-ci :

M. Jules Baron, cons. 9500 voix ELU

Les Coulisses de l'Hôtel-de-Ville
A LILLE

CONSEIL MUNICIPAL DE LILLE

Voici l'ordre du jour de la séance du Conseil municipal qui aura lieu mardi 2 juin :

1. Conseil municipal. Nomination des commissions. Finances, travaux instruction publique, contentieux. — 2. Hospices et bureau de bienfaisance. Délégations. — 3. Commission scolaire. Délégations. — 4. Liste préparatoire du jury pour 1897. — 5. Service militaire. Soutiens de famille.

6. Bâtiments communaux. Redevance rue Guillaume Werniers. — 7. Contour de l'hôtel de ville. Cession du terrain. — 8. Terrains d'alignement rue Brule-Maison. Acquisition. — 9. Passage du Mont de Terre. Amélioration des rampes. — 10. Chemins vicinaux. Budget pour 1897.

11. Palais des Beaux-Arts. Rapport sur la situation. — 12. Ecoles de l'Etat. Avis sur bourses. — 13. Bureau de bienfaisance. Remboursement de restes. 14. Bureau de bienfaisance. Compte d'administration pour 1895.

15. Hospices. Main-levée d'hypothèques. — 16. Hospices. Aliénation de terrain. — 17. Hospices. Compte de gestion pour 1895. — 18. Compte d'administration 1895. — 19. Fondation Masurel. Compte de gestion pour 1895. — 20. Fondation Masurel. Compte d'administration pour 1895. — 21. Fondation Masurel. Budget additionnel pour 1896. — 22. Fondation Masurel. Budget pour 1897.

23. Situation financière de la ville, établissements. — 24. Dépenses imprévues, dépenses pour 1895, ratification. — 25. Compte de gestion du receveur pour 1895. — 26. Aliénés indigents, crédits supplémentaires.

27. Démantèlement des fortifications. Impression de plans. — 28. Cimetières. Entretien de tombes. — 29. Canal de la Deûle. Entretien de garde-feu. — 30. Canaux et ports. Curage. 31. Distribution d'eau. Adjudication d'entretien. — 32. Sapeurs-Pompiers. Caisse de secours — 33. Services municipaux. Indemnité d'un employé.

LES OUVRIERS
DE LA MANUFACTURE DES TABACS
à la salle de Conservatoire de Lille

Les ouvriers et ouvrières de la Manufacture des Tabacs de Lille étaient convoqués hier, salle du Conservatoire, en réunion extraordinaire.

A 3 heures la vaste salle est absolument comble.

A 3 heures 1/2 le colonel Sever, député de Lille fait son entrée accompagné des citoyens Delesalle et Debierre, adjoints au maire.

Le citoyen Collette, président, ouvre la séance. Il donne immédiatement la parole au citoyen Turpin, secrétaire du syndicat.

Discours du citoyen Turpin

Le citoyen Turpin expose d'abord le but de la réunion. « Nous vous avons réunis, dit-il, pour vous démontrer l'utilité du syndicat, en faisant passer sous vos yeux le travail que nous avons réalisé depuis sa création, puis pour vous faire connaître nos desiderata »

Turpin passe en revue les différentes questions qui intéressent les ouvriers et ouvrières des manufactures de tabac : la question des salaires qui, grâce au syndicat, ont été améliorés, la question des secours et enfin la question des retraites.

Pour les salaires, l'Etat a accordé une augmentation de 3,000 francs.

Mais cette somme n'est nullement suffisante et le syndicat demande au Parlement de voter une somme d'au moins 35,000 francs.

Quant aux secours, le Parlement en 1894 a voté 211,000 francs pour être répartis entre les ouvriers de toutes les manufactures des tabacs et des allumettes. Mais l'administration disait que pour participer à cette distribution il fallait faire partie d'une société de secours, organisé par elle. Le syndicat demande que ces secours soient alloués sans distinction de catégories.

Pour ce qui concerne les retraites, en 1890 les pensions accordées variaient entre 147 et 167 fr., en 1891 la femme avait droit à une pension de retraite de 330 francs et l'homme 400 fr. en 1893 l'administration accorde 400 fr. pour la femme et 600 fr. pour l'homme. Depuis il n'y a pas eu de différence, sinon qu'un bénéfice de 1/30 était accordé à partir de l'âge de 50 ans.

Le syndicat demande qu'une retraite de 140 fr. soit accordée à 50 ans, plus un bénéfice de 1/30 par année de service en plus, et enfin qu'une retraite proportionnelle soit allouée après 15 ans de service.

En terminant, le citoyen Turpin invite le colonel Sever, député, à soumettre au ministre des finances les desiderata des ouvriers des manufactures des tabacs.

Le colonel Sever prend ensuite la parole. Son arrivée à la tribune est saluée par de longs applaudissements.

Discours du citoyen Sever

Le colonel Sever commence par assurer les ouvriers de la Manufacture des Tabacs de Lille de son entier dévouement. Il parle ensuite de la société de secours mutuels, créée par l'administration.

Il faut absolument, dit-il, que les ouvriers seuls soient à la tête de ces sociétés. Il engage tous les ouvriers à en faire partie. « C'est par la mutualité qu'on peut arriver à un bon résultat, c'est par elle que les ouvriers peuvent se sauver du machinisme et du capital »

Reprenant ensuite l'exposé du citoyen Turpin, le colonel Sever démontre combien il est nécessaire pour les ouvriers de se syndiquer. C'est grâce au syndicat que la pension de retraite a été augmentée et portée à 600 francs.

Quant aux salaires, on a déjà obtenu un relèvement de 3000 francs : c'est une tendance, on est sur la voie des réformes : le syndicat seul fortement constitué, pourra obtenir une somme plus considérable, c'est ainsi qu'on arrivera au minimum de salaire de 5 francs pour l'homme et de 3 francs pour la femme.

Le colonel Sever parlant ensuite de la location de tabac et de la feuille, fait remarquer que M. Doumer, ministre des finances avait fait des promesses à ce sujet, mais qu'elles ne sont pas encore réalisées. Les trois cents grammes de tabac

---

10

LE

PRIX DU SANG

PAR

Alexis Dumas

PREMIÈRE PARTIE

La peau de Figaro était singulièrement compromise. Heureusement pour lui une voix jeune et douce retentit dans l'escalier.

— Maman Camuset! maman Camuset! appela cette voix.

— Mademoiselle Virginie, s'écria Blaireau en bondissant vers la porte.

— Je vous défends de dialoguer avec mon sang.

Et d'un bras nerveux elle écarta le maître.

Virginie Camuset était une jeune fille d'une vingtaine d'années, au minois frais et coquet, aux allures franches et gaies. Vêtue d'une robe d'indienne, coiffée d'un petit bonnet merveilleusement approprié à la physionomie un peu naïve de sa physionomie, Virginie avait ce que je ne sais quoi qui plaît au premier abord.

C'était une simple mais sage grisette, un type à peu près oublié dans notre siècle de velours, de soie, de dentelles.

— Maman Camuset, dit Virginie à la portière, c'est un monsieur à équipage, il veut parler à M. Georges, et voici ce qu'il m'a donné.

Et Virginie fit miroiter une pièce d'or entre ses doigts.

— Vingt francs! s'exclama la dame du cordon, saperlotte.

Saisissant la pièce avec dextérité, elle s'élança au-devant de l'inconnu, dont le pas se faisait entendre aux étages inférieurs.

Au même instant, la figure souriante de Blaireau apparut sur le palier.

Virginie poussa un petit cri et voulut suivre sa mère; mais il était trop tard, la taille de la jeune fille se trouvait emprisonnée dans l'ellipse des grands doigts du rapin.

— Laissez-moi, monsieur Blaireau, dit-elle en se défendant faiblement et en pénétrant chez le peintre, j'ai de l'ouvrage pressé à terminer et je dois le reporter ce soir.

— Toujours rue de Vaugirard? hasarda Blaireau.

— Toujours, répondit Virginie en rougissant.

— Et vous ferez comme d'habitude le tour du bassin du Luxembourg, où vous jetez du pain aux cygnes.

— Non, monsieur.

— Pourquoi?

— Parce que Maman Camuset m'a défendu de vous parler.

— Eh bien, vous obéirez à maman Camuset, vous ne me parlerez pas, ce sera moi qui le ferai.

— Ah! par exemple! ce serait pis.

— Mais non, mais non.

— Mais si. Elle dit que vous êtes une... Virginie s'arrêta et retint le mot.

— Une quoi? demanda le rapin.

— Une... personne dangereuse, reprit Virginie après un instant de réflexion et d'hésitation.

La vérité est que maman Camuset avait dit une canaille. Mais Virginie ne partageait point cette opinion maternelle, et, en tout cas, elle n'aurait pas osé risquer un aussi gros mot.

— C'est moi au contraire qui ne devrais jamais chercher à vous voir, répliqua Blaireau d'un ton demi-comique.

— Pourquoi fit à son tour Virginie?

— Pourquoi? ô Virginie! Parce que vous m'avez pris la clef de mon cœur et que vous l'avez si bien cadenassé qu'il est à jamais fermé à toute autre femme.

— Bien vrai? dit naïvement Virginie.

— Je vous répondrai ce soir... car vous viendrez, n'est-ce pas?

— Dame, il le faut bien, pour que je sache...

— Vous êtes un ange!

— Mascarel fit tout à coup la portière, qui fit irruption chez le rapin, ma fille dans les bras de ce gueux!

La mère Camuset cherche son balai, mais elle l'avait laissé dans l'escalier pour conduire l'inconnu chez Georges Lambert.

Elle entraîna Virginie en jetant ces mots à Blaireau comme une malédiction :

— Je me remarierai, maudit, pour avoir un vengeur.

— Alors, maman Camuset, je vais faire tirer cent exemplaires de votre portrait et l'envoyer à tous les bipèdes à marier.

Puis il rentra et referma sa porte en riant aux éclats.

Au milieu de la chambre, Figaro, assis sur son derrière, tenait entre ses incisives un vieux cabas et agitait la queue d'un air triomphant.

C'était le cabas de la mère Camuset, déposé par elle à côté du fatal balai, et que le canicho, jaloux de se venger, et allêché d'ailleurs par certain fumet, avait traîtreusement dérobé.

Il y avait là une tranche de pâté, un morceau de gigot, des fruits et une bouteille de vin, dîme prélevée sur les locataires du premier et du second.

— Tu es un animal intelligent, s'écria Blaireau, inventaire fait des victuailles que contenait le cabas... A table! Figaro! déjeunons, mon vieux, c'est la Camuset qui paie.

Et le canicho se mit en devoir de faire honneur à la pitance.

III

Un acheteur de tableaux

Georges Lambert venait de rentrer lorsque la nièce Camuset introduisit l'inconnu dans le modeste logement occupé par le jeune artiste et allait à l'extrémité du couloir à l'extrémité duquel se trouvait la chambre de Justin Blaireau.

Georges était soucieux. Il vivait du produit de petits tableaux qu'il vendait à des brocanteurs; mais depuis quelque temps il ne travaillait pas, et quand il prenait ses pinceaux, c'était pour une œuvre plus importante.

C'était une simple ébauche, mais sous ces lignes à peine ébauchées, on aurait pu deviner déjà le gracieux et poétique visage de Léonie.

Il demeura pensif devant la toile.

— Monsieur le comte de San-Carlo, annonça la mère Camuset.

— Georges repoussa vivement le chevalet.

San-Carlo glissa un regard oblique vers le tableau, mais le rideau était retombé.

— C'est à M. Georges Lambert que j'ai l'honneur de parler? dit-il en inclinant la tête légèrement.

— Oui, monsieur le comte, répondit Georges, donnant à l'étranger le titre sous lequel il se présentait...

Et vraiment Borelli portait ce titre assez vaillamment; sa tenue était parfaite, son linge irréprochable. Il avait peut-être un peu trop de raideur dans ses mouvements, mais cela pouvait passer au besoin pour de la dignité.

Borelli n'était point né pour être un coquin vulgaire; il l'avait souvent répété, il allait le prouver.

La mère Camuset furetait dans tous les coins, afin de donner un prétexte à sa présence; mais, sur un signe de l'étranger, elle sortit en saluant humblement.

Il ne fallait pas mécontenter un gentilhomme si généreux par une curiosité intempestive.

— Vous êtes peintre, dit le comte à Georges lorsqu'ils furent seuls, moi, monsieur, je suis d'un pays qui a donné le jour à d'illustres artistes, et, sans être artiste moi-même, j'ai vu assez de chefs-d'œuvre pour que mon opinion soit de quelque poids.

Georges s'inclina poliment en signe d'assentiment.

— Aussi, monsieur, continua le comte, j'aime les arts et les artistes, surtout lorsqu'ils sont comme vous au début de leur carrière, cherchant péniblement à tracer dans le champ des nécessités le sillon où doit plus tard éclore et resplendir leur talent.

Ceci fut dit avec un peu trop d'emphase peut-être, mais avec cette assurance de l'homme riche qui parle du haut de sa fortune et est sûr d'être écouté.

Georges soupira en jetant les yeux sur son mobilier délabré.

San-Carlo surprit ce regard.

C'était un habile comédien. Il se rapprocha de Georges avec un air de bonhomie et lui tendit affectueusement la main.

— Ne voyez rien de blessant dans mes paroles, dit-il, je cite un fait malheureux, que j'ai été souvent à même de constater, et auquel nous remédierons tout à l'heure en ce qui vous concerne, je l'espère, du moins.

A suivre.